

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III) Collège Joliette, samedi 15 mars 1879.

(N^o 12

IL FAUT CROIRE OU MOURIR

1^{er} ARTICLE.

“ Croire ou mourir ! ” Gravée sur le cimetière des Califes, cette parole, le dernier précepte de Mahomet, fut la devise et le cri de bataille des farouches conquérants de l'Islam. En lui donnant un sens barbare, en la dénaturant comme tout ce qui a passé par sa bouche, le Prophète de l'Alcoran a formulé la condition vitale de toute société sur la terre.

“ Plus une nation se nourrit de vérité, dit H. de Riancey, plus elle se rapproche de la justice et de la charité, dans sa foi, dans ses lois, dans son gouvernement, plus elle acquiert de prospérité morale, de vraie grandeur, de gloire assurée et féconde. Cette nation est réellement alors dans la voie du progrès, c'est-à-dire qu'elle marche vers l'idéal de perfection dont elle a l'instinct et dont le christianisme lui a révélé la plénitude et donné le précepte “ *Estote perfecti* ”. Au contraire, plus une nation s'éloigne des immuables préceptes de la vérité, de la justice et de la charité, plus elle tombe dans la décadence, plus elle va à son asservissement et à sa ruine. Peu important les apparences, elle peut pendant quelque temps conserver l'extérieur de la paix, de la richesse, de la splendeur. Le ver est à sa racine, et bientôt elle épouvantera le monde par sa corruption, par ses vices et par sa dégradation. C'est le progrès alors aussi, mais le progrès vers le mal et dans la honte. C'est l'entraînement fatal vers l'abîme ; on marche, mais on marche à la mort. ”

Voilà le grand axiome de l'histoire affirmé par la voix de l'humanité et prouvé par soixante siècles. Les ruines et les tombeaux parlent, mais personne n'écoute leur témoignage. Les philosophes et les historiens de tous les temps ont reconnu et proclamé l'action permanente de Dieu sur les destinées des peuples, et la

Sainte Ecriture est elle-même pleine de menaces terribles contre les sociétés prévaricatrices et impies : la pauvreté, la maladie, la peste, les incursions étrangères, la captivité, un ciel de fer, une terre d'airain et la ruine les accableront ; tandis qu'aux nations fidèles et croyantes, le Seigneur promet d'envoyer son ange pour les conduire dans une terre préparée, d'être l'ennemi de leurs ennemis, de faire marcher la terreur devant eux et d'étendre les limites de leur domination jusqu'à la mer et au désert. Il bénira leurs champs, leurs arbres et leurs fleuves ; le glaive étranger ne passera pas leurs frontières et leurs jours s'écouleront sans crainte, dans l'abondance et dans la paix, parce que le Seigneur placera son tabernacle au milieu de leurs habitations.

Il n'y a pas de milieu pour un peuple, il faut croire ou mourir.

C'est donc dans les croyances religieuses, dans les théologies diverses qui deviennent des systèmes de civilisation plus ou moins parfaits, qu'il faut chercher la solution des plus redoutables énigmes de l'histoire : la vocation des races, la mission providentielle des sociétés, l'élévation et la chute des empires, leurs vicissitudes, leurs caractères et leurs fortunes diverses. Le sentiment religieux n'a-t-il pas toujours été le plus fort des sentiments humains ? C'est par l'âme et par l'esprit que vivent les grandes unités sociales, et la religion est la seule base des constitutions qui durent. Je n'invoquerai ici que les témoignages des païens de l'antiquité et des impies modernes ; ceux-là du moins ne seront pas accusés de complaisance pour le système que je défends, puisqu'ils ont admis le fatalisme en histoire.

“ *Omnis humanæ societatis fundamentum evellit, qui religionem convellit.* ” (Platon, X^e Livre des Lois).

“ Les cités et les nations les plus pieuses, dit Xéophon, ont toujours été les plus durables et les plus sages. ”

Plutarque reconnaît “ qu'il est plus facile de bâtir

une ville dans les airs que de constituer une société sans la croyance aux Dieux. ”

“ Nous avons beau nous flatter, dit l'orateur romain, nous ne nous persuaderons jamais à nous-mêmes que nous l'emportons ni par le nombre sur les Espagnols, ni par la force sur les Gaulois, ni par l'habileté sur Carthage, ni par les arts et les sciences sur les Grecs ; mais l'endroit par lequel nous avons incontestablement surpassé tous les peuples et toutes les nations, c'est l'intime persuasion où nous avons toujours été qu'il y a des Dieux qui conduisent l'univers et gouvernent le monde. ”

Lorsque Fabricius fut envoyé à Pyrrhus par le sénat romain, il entendit Cinéas se moquer des Dieux : “ Plaise au ciel, dit-il alors, que nos ennemis agissent toujours de même quand ils seront en guerre avec la République ”. César, dans une harangue au sénat, avait émis des doutes sur l'existence de la divinité, aussitôt Caton se leva de son siège et lui reprocha d'avoir prononcé “ une parole fatale au peuple-roi ”.

Dans son traité de la souveraineté, Voltaire affirme “ que partout où il y a une société, la religion est de tout point nécessaire. ”

“ Jamais, dit Rousseau dans son *Contrat social*, un état n'a été fondé sans que la religion lui ait servi de base. ”

“ Il est étonnant, dit Proudhon dans ses *Confessions d'un révolutionnaire*, qu'au fond de notre politique nous trouvions toujours la Théologie ”. Il n'y a là de surprenant que la surprise même de Proudhon. Car si l'on peut affirmer, sans tomber dans le panthéisme, que Dieu est l'océan infini qui contient et embrasse tout, la théologie qui est la science de Dieu, est donc aussi l'océan qui renferme toutes les sciences. Toutes choses sont en Dieu, comme les effets sont dans leurs causes, les conséquences dans leurs principes, les formes dans leurs exemplaires éternels, les reflets dans la lumière. En lui sont les lois de la vie, du mouvement, de la pensée, de la végétation, de la volonté des êtres libres ; en lui sont réunis l'immensité de la mer, les richesses de la terre, les harmonies des globes, les splendeurs des astres, la magnificence des cieux.

Dans la Théologie sont les sciences politiques et sociales, les dogmes qui donnent le critérium des sciences, la morale qui constitue celui des actes et des affections. La religion apprend à l'homme à soumettre le corps à la volonté, la volonté à la raison, la raison à la foi. La religion prend, pour ainsi dire, possession de l'individu ; et l'ordre passe de l'homme dans la famille et de la famille dans la société.

L'histoire et la théologie chez tous les peuples sont, peut-on dire, une même chose. L'Orient adore une divinité formidable qui embrasse tout et donne du fond

de son inaccessible sanctuaire les lois d'une destinée aveugle. C'est le panthéisme abject qui condamne l'homme à une contemplation perpétuelle et indolente, à un rêve silencieux ; car il ne peut adorer le désert puisqu'il a des limites ; son Dieu ne sera pas le soleil puisque l'œil peut en embrasser le disque ; ce ne sera pas non plus la mer, elle a d'étranges rumeurs et des turbulences effroyables ; ce ne sera ni la nuit, ni le jour, mais toutes ces choses réunies : immensité, obscurité, immobilité, silence. Là, s'élèveront des empires gigantesques où la force et le nombre seront le droit.

Aux portes de l'Occident se trouve un autre peuple nouveau en politique et en théologie. L'immense unité orientale ici se décompose, ce n'est plus l'austérité, le silence ; au contraire tout est harmonie, cadences et murmures. La divinité devient multitude, elle a un arbre généalogique et la famille sacrée habite sur la cime d'un mont. C'est une république de dieux, il se contitue une république de villes et de sociétés diverses. Tout est tumulte, guerre et confusion dans l'Olympe ; les peuples rivaux se querellent et l'on dirait que leur vie est dans le mouvement et les hasards des combats. Les hommes reçoivent de leurs dieux des sentiments de courage et de nobles inspirations, et leur donnent en retour leurs vices et leurs disputes. En Grèce, ce qu'il y a de plus divin ce sont les hommes. On le voit, l'histoire et la théologie hindoues, comme l'histoire et la théologie grecques, sont une même chose. Voyons ce qui se passa à Rome. Toutes les divinités des nations montèrent successivement au Capitole, et la ville de Romulus ne devint la capitale du monde qu'après être devenue la ville sainte, le temple et le dernier refuge des dieux de l'antiquité.

Mais tous ces peuples ne sont tombés qu'après leurs dieux. Lorsqu'on eut brisé les Hermès sur les places publiques d'Athènes, que les troupeaux des pâtres thessaliens eurent profané les montagnes saintes de la Grèce, que la cognée du bûcheron eut abattu les forêts aux voix mystérieuses, les Grecs cessèrent de croire et ce fut pour eux l'heure de mourir. Un historien parlant de la chute de Rome, intitule son ouvrage : “ *Les Dieux s'en vont* ”, et voilà, dit-il, pourquoi la ville éternelle voit se disloquer son vaste empire. Ainsi lorsque la foi diminue, la vérité s'efface chez l'homme comme dans la société. Cependant la perte de la foi n'entraîne pas la perte de l'intelligence, mais l'égarement de l'intelligence. Dieu juste et miséricordieux ne condamne pas à la mort immédiate l'esprit de l'incrédule, il le condamne à l'erreur. Les grands siècles du paganisme ont brillé à la manière des incendies. Le génie apparaît alors profond à la façon de l'abîme, tandis que l'esprit soumis à la foi est illuminé de la douce lumière qui remplit les cieux.

Il est vrai que les nations avant le Christ étaient condamnées à périr sans espoir, depuis elles sont guérissables si elles retournent à la vérité ; mais l'erreur est toujours ce dissolvant qui remplace le bien par le mal, l'ordre par le désordre, la vie par une mort certaine, lente, graduelle, sociale, universelle. L'homme révolté contre son Créateur subit à son tour la révolte de ceux que la hiérarchie sociale avait placés sous sa garde et sa protection. Il n'y a plus dans la famille l'union sacrée du devoir et du dévouement, c'est l'égoïsme honteux et brutal qui remplace le lien de l'amour et de la charité chrétienne, le fils n'est plus retenu par la barrière du respect et il méprise les auteurs de ses jours. Or l'histoire de la famille, c'est l'histoire de la société ; lorsque celle-ci se désunit et se corrompt, celle-là commence à chanceler à son tour.

Lorsque je vois une nation florissante pendant de longs siècles comme la France, et qui tout à coup chancelle sur ses bases et menace de s'effondrer ; en face de ce malaise inconnu, de cette secrète langueur qui la travaille et la dissout, lorsque je la vois décroître, s'affaiblir, s'épuiser et n'attendre qu'un dernier coup pour mourir, chercherai-je la raison de ce mal dans le temps, dans le climat, les institutions, les usages et les mœurs ? Non ! la solution ne viendrait pas. C'est en vain que l'on remonte à l'origine d'un peuple pour trouver la cause de sa mort, c'est en vain que l'on soulève les siècles, la raison unique est dans ses croyances qui s'altèrent, dans sa religion qui s'en va. Il y a plus d'un siècle que la France s'éloigne de Dieu, aussi après s'être prosternée devant le vice et la prostitution elle est venue s'abattre aux pieds de Marat, le plus sanglant et le plus cynique des tyrans, devant Robespierre, cette incarnation suprême de la vanité humaine avec ses instincts inexorables et féroces, car après les sophismes et les impiétés viennent les révolutions, et après les sophistes et les impies viennent les despotes et les bourreaux.

ALBERT DE VALMYRE.

Paris, février 1879.

NOTE ÉDIT. — Notre estimé correspondant de Paris veut bien nous promettre pour le prochain numéro la suite de ce travail.

Exercices oratoires

DU GUESCLIN AUX CHEFS DES GRANDES-COMPAGNIES ASSEMBLÉS
DANS LEUR CAMP DE CHALONS-SUR-SAÛNE [1365].

Vaillants hommes de guerre,

En me retrouvant, après une longue séparation, au milieu d'un si grand nombre d'anciens compagnons d'armes, laissez-moi tout d'abord vous exprimer le plaisir que me cause l'accueil franc et loyal que je reçois en ces lieux. Mon cœur déborde de joie et se gonfle d'orgueil à la vue

d'une réception aussi magnifique. L'aspect de ce camp tout pavoisé, tout frémissant de joyeuses clameurs réveille dans mon âme le souvenir radieux des beaux jours d'autrefois : je crois voir encore vos cohortes redoutées, électrisées par l'exemple de leurs chefs, accomplir sous mes yeux des prodiges de valeur et étonner l'ennemi par leur force et leur audace. Mais pourquoi rappeler le passé au moment même où l'avenir déroule devant nous un nouveau et vaste horizon de gloire ?... Réjouissez-vous, vaillants capitaines, le roi Charles V, notre bon maître, m'envoie vers vous porteur d'une proposition qui doit sourire à votre bravoure et qui ouvre à votre ardeur guerrière un champ immense. Rassemblez sans retard vos valeureux bataillons et suivez-moi en Espagne où l'on sollicite nos services.

Depuis quinze ans, Pierre le Cruel, roi de Castille, fait peser sur son peuple la plus insupportable tyrannie. Si les gémissements des Castillans n'ont pas jusqu'ici trouvé d'écho dans nos cœurs, si nous avons refusé de voler au secours de ces malheureux, c'est que la patrie avait besoin de nos épées. A présent que nous sommes libres, franchissons les Pyrénées et allons montrer à ce despote que ses cruautés, que surtout le lâche assassinat de Blanche de Bourbon, sa malheureuse épouse, ont trouvé dans les Français des vengeurs justement irrités. Nous arracherons la couronne de Castille d'un front aussi indigne de la porter et nous la placerons sur la tête de Henri de Transtamare qu'un peuple opprimé réclame pour son souverain. Cet acte de justice accompli, nous tournerons nos armes contre les Maures qui, à la honte de la chrétienté, dominent encore aujourd'hui sur une grande partie de l'Espagne. Nous chasserons à jamais de la péninsule ibérique ces farouches sectateurs du Prophète dont le cimetière s'est tant de fois abreuvé de sang chrétien ; nous les repousserons jusque dans l'Afrique, leur patrie, et la terreur de notre nom les enchaînera sur ces rivages lointains. Voilà ce que je me propose d'exécuter avec l'aide de Dieu et l'assistance de vos bonnes lames. Ce projet est noble, grand, difficile peut-être, mais votre valeur vous élève assez haut pour le mener à prompt et bonne fin.

Le roi, juste appréciateur du mérite, a jeté les yeux sur vous et vous a choisis entre tous pour accomplir cette magnifique entreprise. A vous de vous montrer dignes de la confiance de votre souverain. Et moi-même, témoin de vos exploits passés, soit comme votre chef, soit même comme votre adversaire, je vous garantis un plein succès si vous déployez en Espagne ce bouillant courage qui vous distingua toujours sur le champ de bataille. Et qui oserait en douter ? Les soldats français, les valeureux enfants de l'Armorique ne sont-ils pas toujours les mêmes ? Amateurs passionnés d'aventures guerrières, vous aurez la joie de planter vos tentes dans les plaines si vantées de l'Andalousie ; vous pourrez promener vos regards sur ces terres fertiles que vous foulerez en vainqueurs. La fière Grenade se verra obligée de céder à vos coups et les Sarrasins contempleront les larmes aux yeux la perte de ce dernier boulevard dont ils s'enorgueillissent avec droit. Et cette gloire pour laquelle l'Espagne chrétienne combat vainement depuis des siècles vous appartiendra toute entière.

Généreux et magnanime lorsqu'il s'agit de permettre à des braves de montrer leur valeur, le roi Charles V, notre gracieux souverain, vous octroie la somme de deux cent mille florins pour vous faciliter le voyage. D'autre part l'Église, toujours attentive aux besoins spirituels de ses enfants, daigne, par la bouche de son premier représentant, le pape Urbain V, vous accorder l'absolution des censures que vous avez pu encourir dans ces dernières et malheureuses années, si vous entreprenez la guerre sainte contre les infidèles. Grand et noble avantage que votre foi appréciera et qui vous permettra de satisfaire à la justice divine tout en continuant d'exercer le noble métier des armes dont vous faites à juste titre vos délices. Et d'ailleurs réfléchissez à votre condition précaire. La France, épuisée par les longues guerres qu'elle vient de subir, ne vous offre plus qu'un pays dépourvu de richesse et plongé dans le malheur ; quittez au plus tôt ce royaume appauvri pour vous jeter sur l'opulente Ibérie. Le partage des immenses trésors amassés par les Sarrasins suffit pour vous enrichir tous. Les dépouilles des fils de l'Islam s'offrent à vous, les laisserez-vous saisir par d'autres ?

Mais pourquoi prolonger davantage ce discours ?... Votre clairvoyance qui sait deviner toutes les occasions favorables et votre intrépidité qui vous pousse aux actions d'éclat m'assuraient à l'avance du succès de ma mission. Oui, vous volerez à de nouveaux combats, vous cueillerez de nouveaux lauriers. Les Français restés de ce côté des monts contempleront avec orgueil cette armée d'élite composée en plus grande partie de leurs compatriotes. La patrie, fière de ses nobles enfants, vous pardonnera de grand cœur les maux que le malheur des temps vous a poussés à lui faire souffrir. La chrétienté toute entière, suivant avec un anxieux intérêt la marche irrésistible de vos phalanges, applaudira à vos triomphes. Vous serez réhabilités à la face de la France et du monde. Honneur, gloire et richesses, tels seront les fruits de cette mémorable expédition. Le succès est indubitable, vous êtes armés, forts et unis : le tyran de Castille et les pâles soldats du Prophète tremblent à votre approche, rien ne résistera à vos coups.

ALEXANDRE DAIGLE — (*Rhétorique*).

A L'OCEAN

Crois-tu, vieil Océan, parce que l'homme mêle
Quelque chant fugitif à ta plainte éternelle,
Crois-tu que nul de nous n'ait en lui tes sanglots
Et que le désespoir soit le secret des flots ?
Je le sais, Dieu t'a dit de souffrir, — et tu souffres !
Il t'a cloué, vivant, dans un cercueil de gouffres
Et c'est pourquoi ta vague, où se heurtent les morts,
Semble garder leur rôle en rejetant leurs corps !...

Oui, l'homme est bien ton frère, — et ta vie est la nôtre !
Ce que tu vas criant sans fin d'un pôle à l'autre
Et ce que Dieu répond à ton flot éperdu
Dans l'océan du cœur nous l'avons entendu !

Car l'âme a sa tempête, elle est faite d'abîmes,
Elle a contre l'écueil tes élans plus sublimes,
Et, vivant d'une fièvre impossible à guérir,
D'un mal mystérieux on la sent tressaillir !

Elle roule, en ses pleurs, toute ton amertume ;
L'orage en la tordant lui fait jeter l'écume,
Et n'y peut, en versant les eaux pures du ciel,
Ternir de l'infini le reflet éternel.
Indomptable, elle aussi, dans ses luttes sauvages,
Elle a la solitude et d'ignorés naufrages,
Et lorsqu'elle s'abat sous le vent qui la tord,
C'est pour bondir plus haut et pour gémir plus fort !...

Océan ! Océan misérable et superbe !
Qui te tords à côté du paisible brin d'herbe,
Ta gloire, ta beauté, ta loi, c'est la douleur !
Les âmes t'ont compris, et ton mal, c'est le leur :
Tu ne te plaindrais pas si tu n'étais immense...
Et s'il faut que toujours en vain ton flot s'élançe,
Que l'âme et toi, tous deux sans repos et sans fond,
Toujours vous gémissiez devant ce ciel profond,
C'est que vous aspirez à la source immortelle
Où les vents d'ici-bas un jour n'auront plus d'aile,
Où vos flots, à tous deux, au sein d'une autre mer,
Sans gouffre et sans écueil n'auront plus rien d'amer !

E. V. A.

L'Art de lire

(Suite).

On le voit, la prononciation répond parfois à nos sentiments les plus intimes. L'oubli ou l'observance de ses règles marque, comme un thermomètre, tous les degrés, toutes les nuances du sentiment de l'orateur ; sans le savoir, sans le vouloir, il reste dans la correction rigoureuse ou il en sort, selon les idées familières ou élevées, délicates ou fortes qu'il exprime. Vous entendez les personnes appartenant au meilleur monde dire dans la conversation, à propos d'un conte ridicule : oh ! *c'te* histoire, pour cette histoire ! Prononceraient-elles ainsi s'il s'agissait de quelque acte d'héroïsme ? Non. Il en est donc de la prononciation comme de la physiologie, du geste, comme du son même de la voix ; elle se conforme à la sensation de l'orateur.

Le lecteur a aussi ses immunités, mais restreintes par sa qualité même de lecteur. Il n'est qu'un interprète ; c'est la pensée de l'auteur qui en est cause, ce n'est pas la sienne ; il n'a pas pour excuse l'entraînement de la parole ; tout ce qu'il dit est dessiné, gravé ; toutes les lettres passent devant ses yeux, et lui rappellent en passant les règles que leur construction représente ; je poserai donc comme principe de lecture : il faut marquer les liaisons, prononcer les *e* muets, et quant aux doubles lettres, faire sentir celles que l'usage ne retranche pas ; car enfin, là encore, l'usage décide souvent en souverain. Il y a des consonnes condamnées ; les rétablir c'est toucher au ridicule : je ne conseillerais à personne de prononcer affranchir avec deux *f*, approcher avec deux *p*, assemblage avec deux *s*, mais je dirai toujours immersion avec deux *m*, hippodrome avec deux *p*, illégal avec deux *l* ; c'est affaire de goût, de tact, d'habitude, de la bonne compagnie ; et parfois aussi d'intelligence poétique.

Essayez donc de lire en retranchant un *m* ce vers de Corneille :

“ Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant.”

Les doubles lettres sont une arme pour l'ironie, pour la colère, pour la grâce elle-même. Voyez ce que le redoublement de l's ajoute d'élégance au mot *assoupli*, et de mystère au mot *assoupi*.

Quant aux *e* muets et aux liaisons, la règle des dérogations permises, ou pour mieux dire des tempéraments de la règle, repose sur des faits aussi précis. Il faut distinguer d'abord entre la lecture de la prose et la lecture de la poésie ; dans la prose même il faut distinguer entre les genres : la comédie, par exemple, permet et parfois exige une sorte de négligence qui tient ou à l'âge ou au caractère des personnages.

Il faut tenir aussi compte du nombre des auditeurs, de la grandeur de la salle. On ne doit pas lire devant cinq cents personnes comme devant dix, ni devant dix comme devant cinq cents. Le petit comité s'accommode d'un certain laisser-aller qui donne à la diction la grâce du naturel. Mais une diction plus soutenue, une prononciation plus rigoureusement correcte sont devant une grande assemblée une des conditions de la clarté. Une lettre permet au lecteur d'en user plus familièrement avec les *e* muets et les liaisons qu'une oraison funèbre de Bossuet. Pourtant, même en lisant une lettre, il ne s'agit pas de *supprimer*, mais de *sous-entendre*, — j'insiste sur ce point car il est fondamental. En réalité, pour un lecteur habile, il y a très-peu d'*e* absolument muets, et très-peu de liaisons absolument inutiles. Son art consiste à ce que les auditeurs les devinent, les sentent, même quand, lui, il ne les fait pas complètement sentir. La voix possède pour cela des ressources merveilleuses ; le lecteur qui sait son métier a à son service une variété de timbres, une multitude de clairs-obscur, de demi-teintes, de façons de glisser, d'indiquer, d'esquisser, qui établissent mille liens légers entre les mots, et qui, sans donner aucune raideur au discours, lui laissent toute sa force, toute son harmonie, tout son relief. C'est affaire de mesure. Il faut *sous-exprimer* les *e* muets et les liaisons, non pas les supprimer.

Reste la lecture de la poésie : là pas de concessions, la règle doit être inflexible, invariable, draconienne. Le salut des vers est à ce prix. Manquer aux lois de la prononciation, c'est manquer aux lois de la poésie même. Le lecteur qui ne prononce pas les *e* intermédiaires, fait un vers faux. Celui qui retranche l'*e* muet final fait un vers masculin d'un vers féminin. Celui qui supprime la consonne placée à la fin d'un mot en face d'une voyelle fait un hiatus.

La versification ne souffre pas seule de ces irrégularités ; elles enlèvent toute son ampleur, toute son harmonie, toute sa richesse à la poésie même, elles en font de la prose. De très-éminents acteurs proclamaient, je le sais, la subordination nécessaire de la prononciation dans la poésie dramatique à ce qu'ils appelaient la vérité, le naturel. Je me révolte nettement contre cette théorie, au nom de la poésie et même du théâtre.

Quand l'art théâtral et la poésie s'unissent pour produire une œuvre, la poésie n'est pas une subalterne qui se met au service d'un maître. C'est un souverain qui prête son concours à un souverain allié, mais sans jamais abandonner ni son drapeau ni sa place de commandement. Loin que cette égalité de puissance compromette le succès, la victoire ne peut sortir pleine

et entière que de l'union féconde de ces deux forces. Què devient *Polyeucte*, que reste-t-il d'*Athalie*, que sont le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, le *Joueur*, si le dédain pour le rythme, pour la loi des vers, en retranche l'élément poétique sous prétexte de donner plus de force à l'élément dramatique ? Le drame lui-même s'y amoindrit, l'émotion théâtrale s'y perd, car souvent l'émotion naît de l'harmonie même, et l'effet de théâtre n'est parfois qu'un effet de vers. Une tragédie quelconque de Corneille ou de Racine nous en offrirait mille exemples. J'en prends deux ou trois au hasard. Dans les vers du *Misanthrope* que je vous citais :

Allez, je vous refuse,

supprimez l'*e* intermédiaire, et dites comme les trois quarts des comédiens :

Allez, je vous refuse.

L'effet est sec et dur ! Mais appuyez fortement sur cette prétendue muette, et le refus d'Alceste prend une grandeur presque tragique : " Allez, je vous refuse."

Dans ce vers d'*Athalie* :

Je viens selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée.

Voulez-vous enlever à ces vers toute leur beauté, toute leur noblesse, prononcez :

Célébrer avec vous la fameux' journée,

Dans les *Femmes savantes* :

Mon Dieu ! que votre esprit est d'un étage bas !

Sentez-vous tout ce que la prononciation nettement accentuée de l'*e* final d'*étage* ajoute d'amer au mépris intime d'Armande.

Je finis cette dissertation par ce conseil : " Prêchez aux enfants l'observance rigoureuse des lois de la prononciation. L'usage leur apprendra toujours assez tôt à les violer ; forcez-les à prononcer *trop bien*, ils apprendront toujours assez vite à prononcer assez mal."

Avant d'aborder d'autres questions qui se rattachent à cette étude, constatons que l'art de la lecture fait très-souvent le charme des réunions de famille. En voulez-vous la preuve ? Transportez-vous par la pensée à la campagne, un jour de pluie ; hôtes, amis et parents sont réunis et cloîtrés dans le salon, il y a deux heures qu'on cause, la conversation languit ; il y a deux heures qu'on dit du mal du prochain, médisances et moqueries commencent à s'éteindre ; on bâille, on tambourine sur les vitres : à ce moment, un des assistants qui lisait, s'écrie : Oh ! quel fait curieux ! — Qu'est-ce donc ? — Ecoutez, dit-il et il lit une page ; soudain l'ennui cessé, la conversation se ranime, cette pensée étrangère, en se répandant subitement dans le salon, en a renouvelé l'atmosphère ; c'est comme un flot d'air pur et vivifiant, c'est comme une brassée de bruyère jetée sur un feu qui s'éteint ; plus de petites perfidies mondaines ! plus de puérités de salon ! La lecture a emporté les esprits, les cœurs, dans le monde de la science et de la réflexion ; il a suffi de cinq minutes de lecture pour tout ranimer, tout épurer, tout réveiller.

Ici se présente une objection. L'effet le plus sûr de la lecture à haute voix, me dira-t-on, c'est de plonger immédiatement certains auditeurs dans le plus doux sommeil. Hélas ! oui ; cela dépend du lecteur ou des

auditeurs, mais n'atteint en aucune façon l'art lui-même. Et d'ailleurs, dans ce cas même, qui est plus rare qu'on le prétend, où est le mal ? Le sommeil n'est-il pas le plus grand de tous les biens, puisqu'il suspend tous les maux ? Béni soit donc le pouvoir qui nous endort ; ce sont souvent, grâce à lui, nos douleurs qui s'endorment. Mais, parlons sérieusement. Quand une lecture ne nous réveille pas, c'est presque toujours la faute du lecteur : il a mal choisi son morceau ou il ne le lit pas bien.

Fermons cette parenthèse et envisageons maintenant notre sujet sous une nouvelle face. Comment faut-il lire les pièces de théâtre ? Question éminemment complexe, qui en renferme d'autres que voici : Doit-on lire une scène comme si on la jouait ? Doit-on lire une pièce entière comme les acteurs la jouent ? Doit-on prononcer le nom des personnages chaque fois qu'ils interviennent dans le dialogue, et si rapide que soit ce dialogue ? Enfin, pour tout résumer en un mot, la lecture hors du théâtre, d'une pièce de théâtre ou d'une scène dramatique, n'a-t-elle pas certaines règles qui lui soient propres, et quelles sont ces règles ?

Distinguons, comme on disait dans la scolastique ; examinons chacun de ces points séparément, car chacun a besoin d'une réponse particulière. Je commence par la plus simple : faut-il désigner les personnages par leur nom à mesure qu'ils interviennent dans l'action ? On est là entre deux dangers : ou nuire à la clarté, ou nuire à l'intérêt. Ne pas nommer les personnages, ou ne les nommer qu'une seule fois au début de la scène, c'est s'exposer à ce qu'ils se confondent tous dans l'esprit de l'auditeur ; les nommer chaque fois qu'ils reparaisent, c'est rompre le mouvement de la scène, c'est couper l'émotion, c'est détruire toute illusion.

(A continuer).

Informations diverses

Le 11 mars, fête de saint Thomas d'Aquin, après l'exercice ordinaire du mois de saint Joseph, le R. P. Beaudry, muni de pouvoirs spéciaux à cet effet, a procédé à la réception solennelle de 196 élèves dans les rangs de la *Milice angélique*, pieuse association dont les membres, enrôlés sous la douce et glorieuse bannière de « l'Ange de l'école » s'engagent à porter le cordon de Saint-Thomas et jouissent de la participation pleine et entière aux biens spirituels de l'ordre illustre des Frères Prêcheurs.

Quoiqu'au Collège les jours semblent s'appliquer à faire mentir le proverbe fameux, qui vante leur variété et leurs changements inopinés, en disant que les jours se succèdent et ne se ressemblent pas ; il y a cependant aussi de ces aurores plus éclatantes que les autres, de ces matins où l'on aperçoit sur les figures une joie qui fait étinceler les regards, où l'on respire une atmosphère chargée de je ne sais quelles effluves d'enthousiasme. Telle brilla l'aurore du 7 mars pour les élèves de la classe de philosophie. Le nom de saint Thomas d'Aquin, exalté avec tant d'honneur

par notre vénérable père Léon XIII, la doctrine de ce chef de la scolastique aujourd'hui préconisée dans toute la chrétienté, leur donna l'idée de célébrer avec quelque solennité la fête de ce grand apôtre de la science, leur patron spécial.

Nous avons assisté à l'office de la matinée où toute la classe exécuta en chœur avec ensemble et précision la messe du second ton harmonisée. Le saint lieu qui se prête d'ordinaire si bien à tous les élans de l'âme vers le ciel, sut en ce jour avoir, il nous semble, encore plus de sonorité, être plus vaste et rendre avec plus de grâce l'effet des chants religieux que les voix des élèves redisaient à la gloire de Dieu.

Au sortir de la chapelle, la joie de la fête se concentra toute entière dans l'intérieur de la classe où, malgré notre indiscretion habituelle, nous ne pûmes pénétrer. Nous aperçûmes pourtant encore, porté avec orgueil sur la poitrine de chaque philosophe, un élégant insigne rappelant l'objet de ce jour de liesse ; on y lisait ces mots :

Quot articulos edidit tot miracula fecit.

JOAN. PP. XXII

FESTIVITAS DIVI THOMÆ AQUINATIS
DOCTORIS ANGELICI
PHILOSOPHÆ SCHOLASTICÆ STUDENTIIUM PATRONI
DIE VII MARTII
MDCCCLXXXIX.

LISTES DE SEMAINE

COURS CLASSIQUE.

	Liste du 2 mars.	Liste du 9 mars.
Philosophie.....	M. Tellier	J. Soumies et W. Ferland
Rhétorique.....	E. Lessard et N. Préville	N. Préville
Belles-Lettres	E. Perreault	W. Lamarche
Versification.....	S. Rochette	P. Pelland
Syntaxe.....	R. Cherrier	O. Lavallée et D. Généreux

COURS COMMERCIAL.

	Liste du 2 mars.	Liste du 9 mars.
4e Année Clas. d'aff.	E. Bernard
3e " {	Franc.... R. Boulet	R. Boulet et C. Guilbault
	Ang..... C. Guilbault et A. Archambeault	C. Guilbault
2e " {	Franc.... J. Buron, P. Granger, E. Piché et D. Masse	J. Buron
	Ang G. Melançon	J. Renaud
1e " {	Franc.... C. Houle	A. Latour
	Ang..... T. Lefebvre	T. Lefebvre

QUITTANCES D'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1878-1879.

Aux RR. MM. Th. Caron, curé, Clarence ; F. B. S. Maynard, curé, St-Edouard ; M. Taillon, curé, St-Michel-de-la-Pigeonnière ; M. Leblanc, curé, St-Félix-de-Valois ; O. Piché, vicaire, Berthier ; C. Lafortune, Ptre et J. Lévesque, Ptre, Collège Joliette ;
A MM. Ed. Guilbault, Ecr, maire de Joliette ; Arthur McConville, Ecr Av., Joliette ; P. Tellier, Ecr N. P., Berthier ; G. Drainville, Woonsocket Fall, B. L.

LISTE DES ÉLÈVES QUI ONT OBTENU LA NOTE DE
"CONDUITE EXCELLENTE" POUR LE MOIS
DE FÉVRIER 1879.

COURS CLASSIQUE.

Philosophie — P. Lamarche, St-Esprit ; A. Pagé et P. Desmarais, Joliette ; J. Deschênes et O. Houle, St-Elisabeth ; A. Morin, St-Jacques ; B. Desroches, Montréal ; A. Mondor, St-Damien ; T. Plante et M. Hamelin, St-Gabriel ; J. Parent, Ste-Mélanie ; F. Dugas, St-Liguori ; W. Ferland, Pembroke ; O. Desrosiers, Lanoraie ; P. Bousquet, St-Charles ; P. Doyle, Boston Highlands, Mass.

Rhétorique — J. Mercure et J. Beaudoin, Joliette ; A. Dauphin et G. Paquet, St-Cuthbert ; E. Lessard et A. Durand, St-Jean-de-Matha ; T. Dugas, Chertsey ; O. Joly et D. Desrosiers, Ste-Elisabeth ; E. Foucher et F.-X. Desnoyers, Montréal ; F.-X. Lavallée, St-Norbert ; J. Magnan et C. Olivier, Berthier ; N. Prévillle, St-Alphonse ; A. Laurendeau, St-Barthélemy ; R. Daigle, Belœil ; J. Maher, Albany, N. Y. ; M. Burns, Port Henry, N. Y.

Belles-Lettres — E. Perreault, R. Delfausse et A. Renaud, Joliette ; E. Laferrière, St-Cuthbert ; L. Vigneault, St-Ambroise ; J. Dumontier, St-Barthélemy ; A. Desrochers, St-Jacques ; P. Donnelly, Sarnia ; A. Manseau, Drummondville ; W. Lamarche, Montréal.

Versification — N. Lafontaine, V. Bourgeault et H. Grandpré, St-Cuthbert ; P. Prud'homme, Joliette ; O. Cornéliier, Ste-Elisabeth ; H. Colin et J. Lachapelle, St-Esprit ; A. Beaudry, St-Alexis ; J. Brouillet, St-Thomas ; F.-X. Brûlé, St-Didace ; S. Rochette, St-Barthélemy ; J. Roy, Berthier ; H. Viau, St-Lin.

Syntaxe — U. Chaussé, Ste-Elisabeth ; T. Kelly et H. Bonin, Joliette ; E. Guibeau et J. Lavallée, St-Norbert ; D. Généreux et A. Vigneault, St-Ambroise ; R. Charest, Montréal ; R. Laurendeau, St-Gabriel ; O. Payette et L. Laporte, St-Liguori ; A. Magnan, Berthier ; G. Maxwell, St-Damien ; A. Lesieur, Gentilly ; A. Paradis, St-Jude ; A. Primeau, St-Louis-de-Gonzague ; H. Chagnon, L'Assomption ; C. Desrochers, St-Jacques ; L. Robillard, St-Thomas.

COURS COMMERCIAL.

Quatrième Année — [classe d'affaires] J. Welsh, Hinchinbrooke ; Th. Morrissey, Berkshire, Mass. ; E. Rivet, Fair Haven, Vt.

Troisième Année — A. Perreault, Ste-Mélanie ; W. Asselin, St-Norbert ; E. Brault et I. Brault, Montréal ; D. Rochette et J. Lafontaine, St-Barthélemy ; V. Lafortune et L. Perreault, St-Paul ; A. Archambault, St-Esprit ; S. Allard, St-Alexis ; C. Desaulniers et A. Bertrand, Ste-Julienne ; C. Guilbault, et W. Ducharme, Joliette ; M. Fleury, St-Ambroise.

Deuxième Année — J. Desrosiers, St-Paul ; D. Desroches, St-Esprit ; N. Beaudry et C. Allard, St-Alexis ; L. Copping, St-Liguori ; E. Sylvestre, St-Barthélemy ; J. Burton, Joliette ; P. Granger et N. Marion, St-Jacques.

Première Année — C. Houle, Cohoes, N. Y. ; A. Latour, Montréal ; G. Gill, St-François-du-Lac ; A. Crilly, Joliette.

L'ABBAYE D'ORVAL

LEGENDE.

III

(Suite et fin).

Oh ! qu'elle était belle, en effet, cette Reine, cette Mère ! Sous le rayon qui la dorait à travers la verrière pâle, ses grands yeux semblaient s'animer, ses lèvres roses semblaient dire : « Je vous attends et je vous aime... Vous qui pleurez, venez à nous. Pauvres affligés, mon cœur vous plaint, et mon divin Fils vous console. » Et Mathilde contemplant, admirait pieusement agenouillée sur les degrés de marbre. Jamais elle n'avait vu, en ces sauvages contrées du Nord, de tableau d'un éclat si doux, d'un coloris si pur, d'une expression tout à la fois si profonde et si saisissante. La moelleuse douceur de la draperie bleue, du voile transparent, de la tunique rose, s'harmonisait d'une façon charmante avec le reflet d'or de la chevelure, la teinte pâle du visage, la suavité du regard. Que le rayon qui éclairait le tableau devint plus vif et plus pur, que les grands chênes, au dehors de la verrière, projetassent une ombre moins grise, et la douce image s'animait, ses lèvres devenaient tremblantes, ses traits mobiles, ses yeux humides : mère, elle parlait vraiment à cette autre mère, et du sourire et du regard.

Aussi, quand Mathilde eut prié et admiré longtemps, quand le Père abbé la releva en lui prenant la main, un ineffable sentiment de douceur et d'espoir vint soudain l'animer. Elle salua le tableau encore une fois, et, en silence elle suivit son guide.

Seulement, quand ils eurent franchi, après la cour de la chapelle, la porte d'entrée du couvent, lorsqu'ils se furent engagés dans le sentier étroit qui menait, au travers du bois, à la source chérie, elle releva la tête avec inquiétude et interrogea son guide en disant : « Père où me menez-vous ? »

— À la fontaine, ma chère fille. Qui sait si, en cherchant ensemble, nous ne retrouverons pas votre trésor ? Les jours passent, le destin change. Hier, c'était le malheur et les larmes : aujourd'hui peut-être ce sera... la consolation.

Peut-être le don de seconde vue, le pouvoir de prophétiser, est-il accordé vraiment, à certaines heures de leur vie, à quelques hommes grands et bons, riches en vertus, prodiges de dévouements, courageux aux sacrifices, qui ne vivent plus pour eux-mêmes, mais qui, donnant sans compter, leur temps, leur vie, leurs forces, tiennent désormais le milieu entre le ciel et nous. Sans doute ce don merveilleux avait été accordé au bon abbé de ces religieux de Calabre, car, lorsqu'il se fut arrêté sur la rive, tenant la duchesse par la main, lorsqu'il eut prié un instant, arrêtant ses regards paternels : d'abord sur le ciel bleu, puis sur la voûte sombre des bois et les eaux pures de la source, la duchesse Mathilde vit soudain, à son grand étonnement, les ondes bruyantes s'agiter, bouillonner tout près d'elle, et finalement s'entrouvrir, — rapporte la légende. — Alors un des poissons qui y vivaient, une truite aux écailles ar-

gentées, passa sa tête au-dessus de l'eau, se mit à nager vers le bord. Elle tenait entre ses lèvres, ô surprise ! ô merveille ! le joyau tant pleuré, le précieux anneau d'or étoilé de trois diamants, le cher anneau de mariée. Et Mathilde, dans son transport, se pencha éperdue sur la rive, tendit la main, saisit la bague en s'écriant, joyeuse et transportée : « O heureuse vallée où l'or se retrouve d'une façon si miraculeuse, je veux que, désormais, l'on t'appelle du nom de vallée d'or. »

C'est ainsi que la douce et charmante « *aurea vallis* » reçut son nom de baptême ; ainsi qu'un miracle se fit pour qu'une grande douleur pût être consolée. La légende a pu tout au plus, poétiser quelque peu, les faits réels de l'histoire. Ce qu'il y a de certain, c'est que les prières du bon abbé et de la triste veuve, ne demeurèrent pas sans effet ; c'est qu'un pieux espoir fut raffermi, une grande douleur consolée. Nul après cela ne peut s'étonner de ce que la duchesse, avant de quitter le couvent, demandât et obtint de son frère que la naissante abbaye eût, comme les maisons nobles, un blason, et désormais portât dans ses armes « d'argent à un ruisseau d'azur d'où sort une bague d'or avec trois diamants au naturel. » Quant au comte Arnould, non content de témoigner sa reconnaissance aux bons moines, par cette gracieuse permission et par maints autres dons plus précieux et plus solides, il n'eut garde d'oublier même le plus faible, le plus humble des agents de ce miracle, et ajouta aux armoiries de la maison comtale de Chiny « deux truites adossées d'argent, au pied de huit croix fichées d'or. » Inutile d'ajouter que le comte et sa sœur, — qui, sans jamais le quitter, consacra sa vie au service des pauvres et de Dieu, — firent de grandes largesses à leur chère abbaye.

Ces dons princiers permirent aux religieux de donner plus d'ampleur, d'étendue et de majesté aux bâtiments du monastère. Celui-ci se trouva entièrement achevé en 1124, où se fit solennellement la dédicace de l'église. Quelques années plus tard, en 1131, saint Bernard y vint établir l'ordre de Cîteaux. A partir de cette époque, l'abbaye augmenta sans cesse de richesses et d'influence.

Cela dura ainsi longtemps, jusqu'à ce que nos armées, à nous, allassent porter en cette vallée heureuse, le pillage et la ruine. L'an 1637, le 11 du mois d'août, les troupes du maréchal de Châtillon, occupées au siège de Chevancy, détruisirent en partie l'abbaye. Quelque temps après, la patience et le bon vouloir des moines et des fidèles ne se décourageant et ne se lassant jamais, on jeta les fondements d'une nouvelle église et d'un nouveau monastère, qui ne furent achevés qu'en 1758.

La magnificence de ces récentes constructions était telle, et les ruines l'attestent encore, que l'abbaye d'Orval devint tout simplement une des plus belles de la chrétienté.

Hélas ! les vertus des moines d'Orval ne purent rien pour empêcher leur abbaye d'être enveloppée dans l'arrêt terrible qui condamna bientôt sans retour tout l'ordre de choses et d'idées auquel elle avait le malheur d'appartenir. L'ouragan qui la renversa fut épouvantable !... C'était en 1793, dans cette année de lugubre mémoire. Un corps d'armée français, sous les ordres du général Voisenon, assaillit l'abbaye. Quand tout fut pillé, dévasté, on chargea

l'incendie de dévorer le reste. Pour hâter cette destruction, des batteries, placées sur les hauteurs voisines, lançaient des boulets dans les flammes. On avait été jusqu'à violer les tombeaux, dans l'espoir d'y rencontrer des trésors : on n'y trouva que des sandales !

Aujourd'hui, ces ruines majestueuses subsistent encore, mais dégradées, croulantes, ravagées à la fois par les orages et les années. Mais il subsiste, il serpente encore le petit ruisseau qui, plus loin, allait se joindre aux eaux de la fontaine de la duchesse Mathilde. Aujourd'hui toutes ces eaux murmurantes s'échappent à travers les décombres, et forment, çà et là, des accidents romantiques et inattendus. L'emplacement de l'ancien cimetière est devenu un petit lac, du milieu duquel s'élèvent des arceaux en ruines. En d'autres endroits, on voit les eaux reluire au fond des caves, comme des nappes de cristal.

Et tout cela se confond, et tout cela s'écroule : légers arceaux, fières ogives, vitraux brisés, piliers gothiques, eaux murmurantes, sources troublées.

O grandeurs du passé, où vous en allez-vous ?

ETIENNE MARCEL.

“ LA VOIX DE L'ECOLIER ”

DU

COLLEGE JOLIETTE

Parait le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance) - - - - - \$1.00

N. B. — Pour les élèves des universités, collèges et académies le prix d'abonnement est de 50 centins.

ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Ecolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et soins garantis.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS

<i>Demi-Pensionnaires</i>	\$ 20.00
PENSIONNAIRES.	
<i>Enseignement et pension</i>	100.00
<i>Lit, lavage, raccommodage</i>	18.00
<i>Usage d'un pupitre</i>	1.00
<i>Leçons et usage du piano</i>	20.00